

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

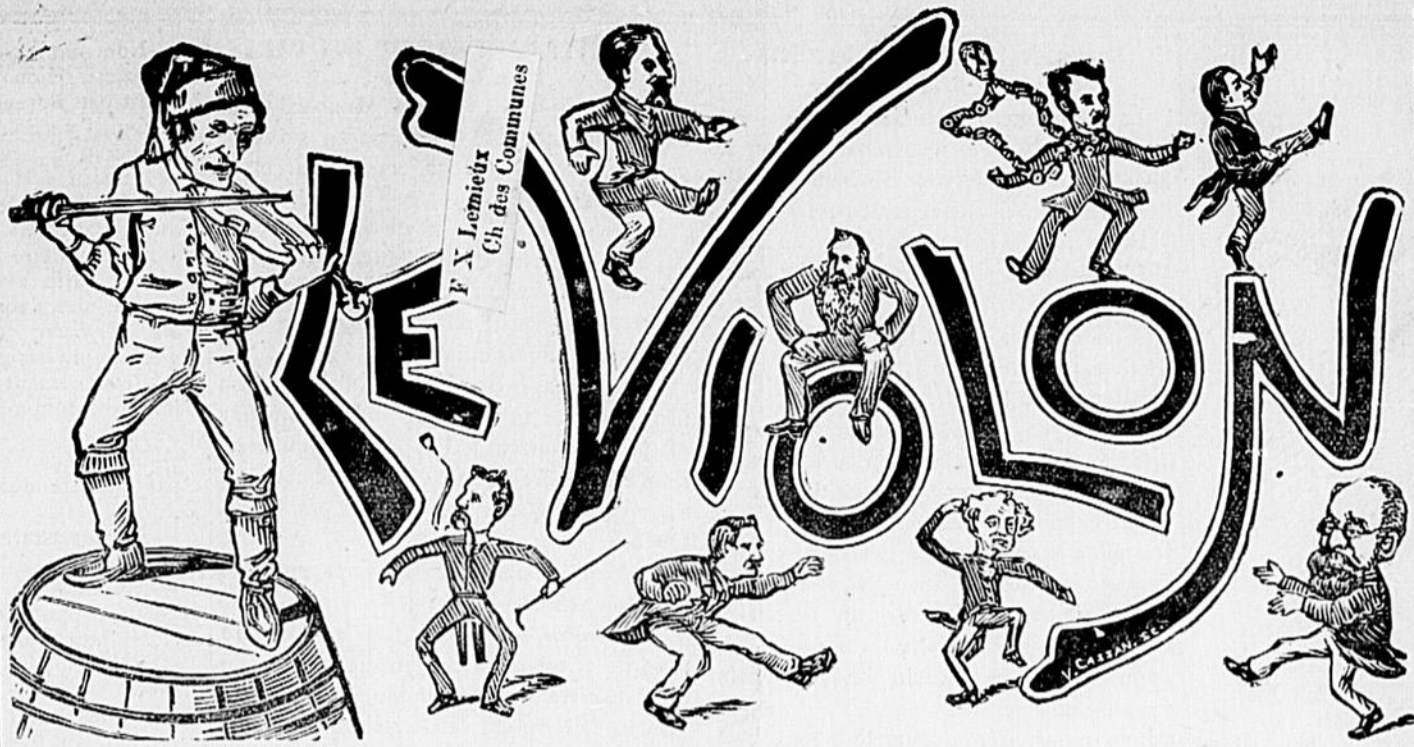
PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 10 Cents
Autre " 5 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

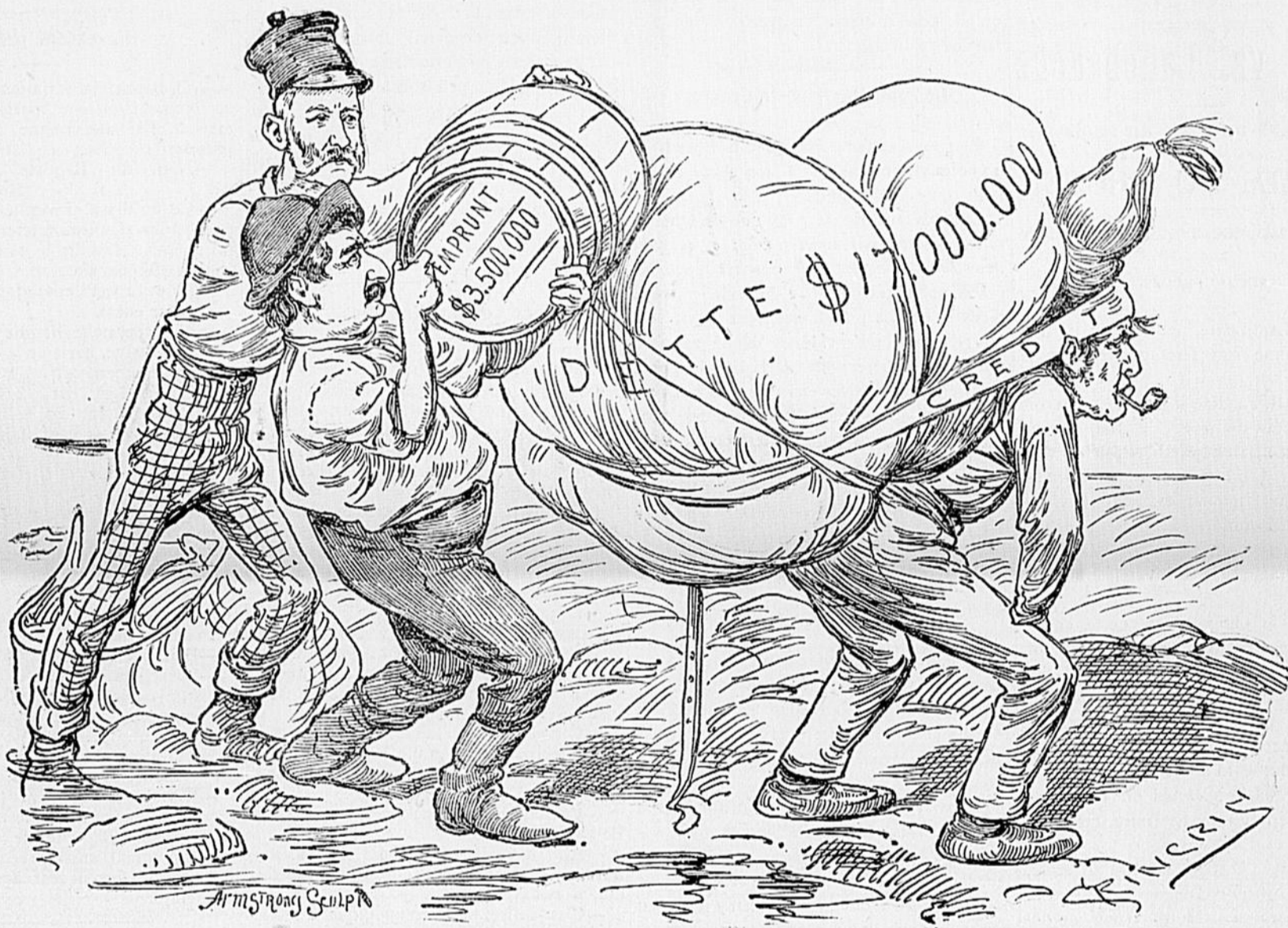
DEUX CENTINS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 26 NOVEMBRE 1887

No 10

F. X. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.



UN PORTAGE DIFFICILE

MERCIER (à SHEHYN). Baptiste a les épaules larges et sa strap est assez longue. On va lui boucler encore ce paquet sur le dos.
 BAPTISTE. Eh, viande ! j'en ai assez comme ça. Le reinquier commence à me craquer.

LA FABRICATION DES CURE-DENTS.

Veut-on savoir ce que la fabrication des vulgaires cure-dents peut devenir aux mains de gens actifs et entreprenants ? M. Bridgeman, le représentant de l'Association nationale pour la fabrication des cure-dents, dans le Maine (Etats-Unis,) nous renseignera. Le nom de notre association, dit-il, peut paraître bien prétentieux pour une industrie comme la nôtre ; on sera moins surpris quand on saura que notre association a des marchés passés, dans le Maine seul, pour la fabrication d'assez de cure-dents pour faire le chargement complet d'un train de cinquante wagons. Dans quelques semaines, nous expédierons 5,000 millions de ces petits instruments. C'est, comme on le voit, un joli lot de bois destiné aux mâchoires des gourmets américains.

Nous venons de dire le développement aux Etats-Unis de la fabrication des cure-dents. La production des tire-bouchons, toute proportion gardée, n'y est pas moins étonnante. Une seule fabrique à Newark en lance chaque année 160 millions dans le commerce. On y voit des machines auxquelles une bobine livre d'une façon continue un gros fils de fer, et qui à l'autre extrémité pondent toutes les trente secondes un tire-bouchon complètement terminé. Il ne s'agit là que d'instruments tout à fait modestes ; mais on en fabrique de toutes formes et pour tous les goûts ; on en fait même qui se tournent à l'envers pour les gauchers. Une autre maison, cinq cents fois plus modeste, produit 300,000 tire-bouchons de poche. Ce résultat démontre la preuve palpable du peu de progrès que font les sociétés de tempérance.

Influence de l'Alcool sur le Travail Manuel

L'idée si répandue que les boissons alcooliques sont très utiles à ceux qui se livrent à des travaux fatigants a été combattue victorieusement par un Anglais, M. Parket, de Nettley.

Il choisit un certain nombre de soldats du même âge et, autant que possible, de force égale, et les divisa en deux bandes. Il donna à l'une de la bière et d'autres boissons alcooliques, à l'autre pas d'alcool, mais du thé, du café, du cacao ou de l'eau ; puis il les mit toutes deux à l'ouvrage avec une paye proportionnée à la somme de travail accompli.

Au début, la troupe alcoolique fit plus de travail, et quand les hommes commencèrent à se fatiguer, ils recoururent à la bière, etc.,

qui était en abondance à leur disposition. Mais ces boissons perdirent bientôt leur effet, et à la tombée de la nuit, la troupe abstinente avait une grande avance sur l'autre. Il en fut de même pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que les non-abstinents demandassent à être traités comme les abstinents, afin, disaient-ils, de gagner plus d'argent.

Au bout d'un certain temps, on fit un changement : les abstinents prirent l'alcool, et les autres l'abandonnèrent. Ce fut alors la nouvelle bande alcoolique qui eut, au commencement, l'avantage ; mais à la fin de la journée, les abstinents l'avaient devancée, et ils conservèrent le premier rang jusqu'à la fin de l'expérience.

On peut donc en conclure que l'alcool diminue la capacité de travail pour les ouvrages de longue haleine.



LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 26 NOVEMBRE 1887

Goyette vs. Ladébauche

Le VIOLON est passé au smotte

DETAILS DU PROCES

Ce pauvre Ladébauche est bien à plaindre

FIN DU PROCÈS

Philippe Lapincette, cultivateur de St. Constant, donne son témoignage pour la poursuite.

J'ai lu, dit-il, l'article incriminé. Je crois que son but était de passer le plaignant au smotte. Je connais la signification du mot enfrewâper. C'est une expression latine pour dire qu'un homme se fait fooler. Je connais le prisonnier. Il passe pour un *war ox*.

Pierre Tringlette, cultivateur, dépose comme suit :

Je connais le plaignant en cette cause. J'ai lu l'article du VIOLON où il parle de lui. J'ai compris par le mot "promptitude" que le plaignant était allé chercher de la laine et qu'il était revenu tondue. Promptitude dans notre jargon signifie bien des choses. Le maître d'école m'a dit que c'était un terme d'enfrewâpage auquel on peut attribuer un sens politique, littéraire, commercial, agricole et d'annonces.

Jean Baptiste Latripe, maître d'école, donne sa déposition comme suit :

Plusieurs paroissiens sont venus me demander ce que signifiait le mot enfrewâper. J'ai consulté là dessus les autorités ecclésiastiques et civiles. C'est un verbe déponent signifiant passer au bob. Il est dérivé du mot enfrewâpage, qui est un sustonpif masculin. Je n'ai pas compris la chose d'une manière clairotte. Son véritable sens, selon moi, tombe dans le domaine de la politique. Comme je ne m'en mêle pas je ne puis vous définir ce mot d'une manière officielle. Et le témoin ne dit rien de plus.

Après un requisitoire véhément du substitut du procureur-général, le président du tribunal fait une allocution aux petits jurés.

Ces derniers après avoir été enfermés toute une nuit reviennent en cour avec un verdict de "coupable d'enfrewâpage au second degré avec une recommandation à la clémence de la cour."

Ladébauche est condamné \$10,000 d'amende et à trois ans de pénitencier.

Aménités conjugales :
Mada me, apercevant une araignée, pousse les hauts cris.
Monsieur impatienté :
—Que de bruit pour une petite bête ! Elle voit bien, toi, qui es beaucoup plus grosse, et elle ne dit rien.

La fin de l'affaire des boodlers

Le conseil de ville de Montréal a adopté le rapport du comité spécial sur les boodlers, avec deux voix dissidentes, celles des échevins Villeneuve et Morris.

Enfin nous savons à quoi nous en tenir. L'honneur du conseil est sorti immaculé de l'épreuve.

A quoi servirait dans l'avenir des enquêtes de cette nature ?

Allons donc !

Les citoyens de Montréal sont accoutumés à la chose et cela ne pourra plus leur faire de mal. C'est une répétition de la vieille histoire. Un homme riche avait pour voisin un tanneur, et ne pouvant souffrir l'odeur nauséabonde qui s'exhalait de son établissement, il s'adressa au bureau de santé pour faire disparaître la nuisance. Le propriétaire de la tannerie plaida et obtint des attermoiments à n'en plus finir. Il promit de transporter ailleurs le siège de ses opérations, mais il ajourna de jour en jour l'accomplissement de sa promesse, si bien que le plaignant finit par s'habituer à l'odeur du tan et abandonna sa poursuite. Les choses allèrent si bien que le richard devint convaincu que l'odeur de la tannerie était excellente pour sa santé.

La morale de cette fable est si claire qu'elle nous dispense d'entrer dans de plus amples explications.

Le Jour d'Actions de Grâces.

Le gouvernement fédéral a fixé jeudi 17 courant, comme jour d'actions de grâces pour toute la Puissance.

Les habitants de la province de Québec ont chômé cette fête avec éclat et partout des *Te Deum* ont été chantés pour les grâces abondantes que la Providence a fait pleuvoir depuis un an sur leur pays. Ils ont remercié la Providence d'une manière toute particulière pour la bonté ineffable qu'elle a eue de leur envoyer SON HOMME.

Des actions de grâces ont été faites dans toutes les parties de la province pour le bonheur que nous avons aujourd'hui de voir augmenter la dette publique de \$3,500,000.

Nous devons au ciel des actions de grâces pour les nombreuses commissions créées par le gouvernement Mercier, afin de diminuer les frais d'administration et augmenter les recettes dans toutes les branches du service civil.

Le *Violon*, après avoir mêlé sa voix à ces concerts d'actions de grâces, a témoigné sa gratitude au ciel pour tous les malheurs et tous les accidents qui ont été épargnés à ses concitoyens pendant les derniers douze mois.

Songez-y un peu. Depuis un an dans la ville de Montréal, la statistique nous apprend qu'il y a 3,690 femmes qui éteignent leur lampe à l'huile de charbon en soufflant par-dessus la cheminée et qu'il n'y a pas eu une seule explosion à enrégistrer.

Environ 9,600 personnes mangent à table avec leurs couteaux, et les rapports des hôpitaux disent que les chirurgiens n'ont pas été appelés une fois pendant l'année pour recoudre des bouches coupées ou repêcher des lames avalées par les mangeurs voraces.

Sur 4,200 citoyens qui se grisent tous les soirs comme des Polonais, la police n'a arrêté qu'une moyenne de six par jour. Quelle sujet de jubilation pour les amis de la tempérance !

Sur 5,450 personnes qui lisent l'*Etendard* assidûment, nous n'avons pas constaté cette année un seul cas d'aliénation mentale.

Ces sujets de reconnaissance pour le Jour d'Actions de Grâces, il y en a une butte.

" POUR UN BAISER. "

La Bibliothèque Française publie dans son onzième volume un charmant ouvrage intitulé : " Pour un Baiser. "

Ce roman, d'une grande moralité, est d'un intérêt soutenu depuis la première à la dernière page et d'une lecture des plus intéressantes. Avis aux amateurs.

On peut se procurer ce volume en adressant 15 cents en timbres-poste à La Société des Publications Françaises, 32 rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA

S'il y a du monde bête à Montréal vous allez en juger par la conversation suivante entre le père Ladébauche et son garçon le petit Baptiste.

Le petit Baptiste vient de lire dans une dépêche que l'honorable M. Mercier est à Québec où il souffre de calculs biliaires.

Baptiste.—Papa, dis donc, quéque c'est que ça des calculs biliaires.

Ladébauche.—Des calculs biliaires mon fils, c'est une maladie qui attaque souvent M. Mercier surtout à l'approche d'une session. S'il souffre de calculs biliaires c'est un signe certain que la session n'est pas loin à Québec.

Baptiste.—Comprends pas, papa, explique moi donc ça un petit brin.

Ladébauche.—Ce n'est pas la première fois que notre premier ministre souffre de cette maladie. Il en a eu une forte attaque pendant la dernière session lorsqu'il a calculé ce que ses bills lui rapporteraient. Tu devrais savoir qu'un calcul biliaire chez un ministre est un calcul qu'il fait sur ses bills. Les uns passent mais le plus grand nombre ne passe pas. Quand ça ne passe pas, ça le fait souffrir horriblement.

Baptiste.—Je comprends maintenant les calculs biliaires. Il a eu de bien mauvais calculs pendant la dernière session. Penses-tu qu'il en aura de pareils encore ?

Ladébauche.—Certainement que je le crois. Calcule un peu son bill des asiles, tu vas voir s'il va en avoir de la misère avec ses castors. Les castors n'aiment pas ses calculs sur cette question-là. Il a des calculs sur l'éducation qui vont avoir beaucoup de difficulté à passer. Tu verras ça, mon fiston.

Arrêtons-nous ici. Ça commence à être trop bête.

Le Colonel Ramollot.

LA DÉMISSION

Le frère du lieutenant Bernard vient d'être guillotiné. Bernard ne croit pas qu'il lui soit désormais possible de rester au régiment, et il prie le capitaine Lorgnegrut de vouloir bien transmettre sa démission au colonel Ramollot.

Le capitaine, malgré son attachement pour Bernard, comprend sa situation fâcheuse et s'empresse de se rendre chez le colonel, qu'il trouve fort occupé avec un officier d'administration :

—C'qui a cap'taine ?

—Mon colonel, je viens vous remettre et vous prier d'accepter la démission du lieutenant Bernard, bon officier, c'dommage, mais ayant assassiné un médecin, son frère vient d'être guillotiné, et...

—C'ment ça, cap'taine ! Bernard a tué un médecin, et on a guillotiné son frère !...

—Non, mon colonel, au contraire, c'est... Bernard qui a été guillotiné.

—Pardon, mon colonel, c'est le frère de Bernard qui l'a tué.

—Ah ! bien, Bernard a été tué par son frère, j'y suis, et... on a guillotiné le médecin, alors !

—C'est-à-dire, mon colonel, que c'est le médecin qui a été tué.

—Oui, j'entends bien, par son frère ; mais qu'est-ce que Bernard vient faire là-dedans, que les médecins soient tués par leurs frères ?

—C'est que..... mon colonel..... c'est le frère de Bernard qui a.....

—Ah ! très bien, dites-le donc, cap'taine. V' s'expliquez jamais ! s'crebleu ! et pourtant, voilà une heure que je vous demande pourquoi le..... le... médecin... le chose... a tué..... machin.

—Le médecin.

—Oui, le frère du médecin, c'que j'dissais.

—Mais, pardon, mon colonel, c'est bien le médecin lui-même qui est mort personnellement.

—Parbleu ! puisqu'il a été guillotiné... par son frère ! Mais dites-moi, cap'taine, c'que c'était que c'garçon-là, médecin militaire ?

—Non, un médecin civil.

—Civil !... Eh bien, m'en f... pas mal, par x'emple, un civil ! mais Bernard peut bien tuer tous les médecins civils, m'en f... me regardent pas les pékins ! tendez bien c'que j'vous parle.

—Mais, mon colonel, ce n'est pas de la faute de Bernard, Bernard n'a rien.....

—Bon ! vois c'qui a pour lorses, un duel, pas vrai ? M'en f... encore, continuez.

—Non, mon colonel, c'est à coups de marteau.

—Qu'on a guillotiné...

—Non, mon colonel, non, c'est à coup de marteau qu'on a tué le médecin, c'est ce qui fait que Bernard...

—Oui, j'y suis... Bernard a tué son frère le médecin à coups de marteau, parbleu ! c'pas malin à d'viner. Alors... le... médecin... eh bien ! quoi le médecin ! Oui, quoi ! s'crebleu ! s'pliquez-vous donc, cap'taine, v's'êtes là, dites rien, c'toujours moi qui parle avec votre s... n... de D... Bernard, que j'connais s'ment pas. (*Montrant l'officier d'administration.*) C'pas c'garçon qu'vous gêne, soupçonne ?

—Certainement non, mon colonel, monsieur étant tout-à-fait étranger à l'affaire... je... je....

—M'dites ça d'un drôle d'air, cap'taine, c'pas clair, tendez-vous, c'pas clair n.... de D...

—Je vous assure que Bernard n'a nullement...

—...Guillotiné, monsieur ! l'pense bien parbleu, d'puis une heure, sommes là à causer... m'laurais dit, c'évident.

—Voici l'affaire, mon colonel, Bernard a un frère.

—Le lieutenant ?

—Non, son frère, parce que ce frère avait tué un médecin à coups de marteau, et...

—Ah ! très bien, j'y suis, fallait l'dire, s'crebleu, n'parlez pas, c'ment voulez-vous j'devine ?

Parfait, parfait, j'ai compris, Bernard a tué un médecin, et il ne veut plus rester au régiment parce qu'il a été guillotiné, j'ai compris, cap'taine, suffit ; donnez c'te démission, la ferai parvenir au ministre.

Un enfant précoce

—O, Baptiste, s'écria madame Bontemps, au moment où son mari entra dans la maison. J'ai une bonne nouvelle à l'ap-prendre.

—Non, dit Baptiste. Qu'est-ce qu'il y a ?

—Ce qu'il y a. Imagine-toi que le bébé peut parler. Oui, mon cher, il parle comme toi et moi. Il a dit je ne sais combien de choses. Viens avec moi, dans la salle à manger et tu vas l'entendre.

Le père entra.

—Maintenant, bébé, dit la maman d'une voix persuasive, parle un peu à papa. Dis-lui : " Comment te portes-tu, papa. "

—Ga ! ga ! ga ! dit le bébé.

—L'entends-tu, dit la maman avec ex-tase. N'est-ce pas aussi clair que cela peut l'être ?

Baptiste l'admet et il essaie de penser que c'est vrai.

—Maintenant, dis : " Je suis content de te voir, papa. "

—Da, da, bou, bou, bou.

—Est-ce possible, s'écria la maman. Il peut tout dire. Maintenant, mon cher petit trognon, le bijou à nous autres, dis donc : " T'es bien, papa ? "

—Bou, ba, dé, dé, ga, ga.

—Tiens, ça y est, dit la maman. Te serais-tu jamais imaginé qu'un enfant de cet âge aurait pu parler comme ça ? Il peut dire tout ce qu'il veut. Voyons, mon petit chéri, n'est-ce pas le cas ?

—Ga, ga, ga, dé, dé, di, ga.

—Entends-tu ça, son père ? Il dit : Comme de raison, comme n'importe qui le dirait. Tiens, Baptiste, je suis inquiète de voir un enfant aussi précoce. Les enfants qui sont si fins à leur âge, ne vivent pas longtemps.

Deux réflexions de Guibollard.

Les lièvres ont la mémoire comme les lapins ont la queue : très courte.

Une réflexion de Calino :

—C'est drôle ! les journaux annoncent toujours la mort des hommes illustres, et ils ne mentionnent jamais leur naissance !

Les domestiques :

—Célestine ! Célestine ! mais voici un quart d'heure que je vous appelle.

—Madame me répétait encore hier qu'elle ne veut pas d'une bonne qui court.

Les affaires avant tout.

—Oui ma chère fille, je désire que tu fasses ton possible pour gagner le cœur de notre cocher.

—Et me faire enlever par lui, papa ?

—Oui, ma chère.

—Ah, je vois, cher papa ; vous voulez que tous les journaux disent que je suis une beauté fascinatrice et une belle régénante.

—Sans doute, cela m'aidera un peu ; mais ce n'est pas tout-à-fait ce que je désire.

—Quel est donc le point principal, papa ?

—Eh, bien, vois-tu les papiers diront que tu es la fille d'un millionnaire.

—Eh bien ?

—Eh bien, vois-tu, ça enflera mon crédit.

—Cours vite à l'écurie comme une bonne file.

COUPS D'ARCHET

Ladébauche se promène dans les faubourgs pour éviter les tristes pensées que lui inspirent les procédés de M. Goyette contre le Violon.

Ici, il rencontre une enseigne de sellier avec le nom de Goyette ; là, il voit un magasin d'épicerie dont le propriétaire est un Goyette.

Ce nom l'empêche d'opérer une diversion à ses mélancoliques rêveries.

Depuis une heure il arpente les rues sans rencontrer une enseigne avec le nom fatidique.

Il respire, mais une seconde après, il surprend une conversation entre deux individus :

—So you have not been to Chicago yet.
—Goyette, messieurs, ne me parlez pas de cet homme. C'est mon cauchemar.

Une dépêche spéciale de San Remo au Violon dit que le docteur Mackenzie hésite encore à faire l'opération dans la gorge du Crown Prince de Prusse. Il demande une consultation avec le professeur Brault, de Montréal. Il a confiance dans l'efficacité de son Root racina. Le professeur Tucker est aussi appelé à donner son avis sur le cas.

Un vieux garçon de la campagne, à la veille de se marier, se confesse à son curé et commence par lui dire qu'il y a dix ans qu'il ne s'est pas approché du tribunal de la pénitence.

—Dix ans, dit le curé, vous n'êtes pas sorteux !

Un hableur arrive d'Europe ; un de ses amis lui demande :

—As-tu visité l'Italie ?
—Certainement, j'ai parcouru toute l'Italie.
—Avez-vous été à Venise ?
—Oh ! oui.
—Avez-vous vu les fameux lions de Saint Marc ?
—Si je les ai vus ? J'étais présent une fois lorsqu'on les nourrissait !

WILFRID'S PARLOUR

Le restaurant le plus chic de Montréal et service des plus chouettes. Cet établissement se recommande au public pour sa spécialité d'huitres en écaille. Les huitres servies aux clients ont été choisies à la main et elles arrivent dans un état de fraîcheur des plus parfaits. Soupe aux huitres préparées en trois minutes.

Wilfrid Théoret,
Propriétaire.

No. 94 rue St-Laurent.

Dans une ville d'Ontario où règne la loi Scott.

Le pharmacien.—Que prenez-vous avec votre soda ?

Le client.—Je voudrais du soda mêlé avec du... spiritus, spiritus, comment, diable, dites-vous whiskey en latin ?

Le défunt M. Homier avait toujours de bonnes histoires à raconter à ses amis à propos du bon vieux temps.

—Il y a une quarantaine d'années, disait-il, tout le commerce se faisait sur la rue St-Paul. Parmi les commerçants était le vieux T... qui passait pour un des meilleurs mystificateurs de son temps.

Un habitant qui voulait acheter une bombarde entre chez un marchand de cuir et lui demande où il pourrait acheter l'instrument de musique en question.

—Traversez la rue, en face d'ici, fit le commerçant et vous trouverez ce que vous cherchez chez M. T... c'est le seul qui en vende à Montréal.

L'habitant suivit les indications données et s'adresse à M. T...

—Vendez-vous des bombardes, ici ?
—Oui, monsieur. Est-ce pour vous-même ?

—Oui, j'en voudrais une de première qualité.

—Oh ! pour cela, nous en avons. Mais auparavant il faudra que je prenne la mesure de votre bouche. Attendez quelques secondes.

Le père T... ouvrit un tiroir et en sortit un appareil pour élargir et étendre les gants de peau.

—Approchez-vous, dit-il, ouvrez la bouche. Il introduisit l'instrument dans la bouche du client et l'ouvrit dans des proportions phénoménales. Avec un morceau de bois il tint l'instrument ferme en position.

Le client resta un bon quart d'heure avec la bouche ouverte à outrance. Le père T... revint et lui dit d'un ton découragé :

—Je suis bien fâché, mon cher monsieur. J'ai cherché partout et il m'a été impossible de trouver une bombarde de votre grandeur. Nous n'en avons plus en stock.



UNE NOUVELLE " FOOT-BALL "

M. JOS. X. PERRAULT—Tenez, sir John, à votre prochain pique-nique à Bytown, vos amis pourront faire une partie avec moi. Regardez ma nouvelle " foot-ball " !
SIR JOHN—Badinez-vous ? Ce n'est qu'une vessie. Elle crèvera au premier coup de pied que je lui donnerai.

Il y a des femmes réellement malheureuses si nous en jugeons par la conversation suivante surprise dans un petit magasin d'épicerie de la rue Champlain.

—Comme ça votre nom est Laribotte. C'est aussi le nom d'une de nos meilleures pratiques. La pauvre femme. Elle a eu bien du malheur ; son mari et sa belle mère sont morts tous deux dans la même semaine.

—Je suis encore plus malheureuse, les miens ne sont pas encore morts.

L'enseigne d'un *Touneau Rouge* au No. 88 de la rue St-Laurent, sert à indiquer au public l'endroit où le connaisseur en vins fins et en liqueurs les plus pures trouvera toujours satisfaction. Ce restaurant acquiert sa popularité par l'excellence de ses boissons et de ses cigares. Le client y est toujours accueilli avec urbanité par des commis d'expérience dans la préparation des *mixed drinks*.

JOS. GAUTHIER & CIE,
Propriétaire.

Un médecin nouvellement installé dans une des paroisses du district de Montréal a reçu en cadeau de son père un cheval et une voiture.

Voulant s'assurer de l'âge de la bête il n'osa pas jeter un regard dans l'intérieur de sa bouche, il s'introduisit la main entre ses lèvres et essaya en tâtant de compter les lignes sur les dents du cheval. A l'avenir le docteur attachera les cordons de ses souliers avec ses dents et sa main gauche.

L'homme le plus mesquin du Canada, est un cultivateur des environs de Farmersville. Il arriva devant la barrière de péage avec un voyage de foin tellement considérable qu'il ne pouvait pas passer par la barrière. Le gardien se donna beaucoup de trouble pour abattre une partie de la clôture pour lui donner passage, mais l'homme au foin refusa de payer ses quatre sous de passage, prétextant qu'il n'avait pas passé par la barrière. Il s'éloigna pendant que le gardien relevait tout seul sa clôture.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tout à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

Illusions d'optique

Le théâtre Robert-Houdin a actuellement dans son programme une fort jolie illusion d'optique à l'inauguration de laquelle la presse parisienne était convoquée il y a quelques jours.

Sur une sorte de sellette de sculpteur, isolée de tous les côtés, repose un buste blanc dont la tête cependant est vivante, sourit, parle, répond aux questions de spectateurs. L'illusion est complète et l'on se demande où peut bien se trouver la moitié du corps qui manque à la jeune personne.

L'inventeur de ce nouveau " truc," M. Voisin, ne dit pas naturellement par quels procédés l'illusion est obtenue ; mais il est permis de supposer que c'est par un simple effet de glace. A l'aide de miroirs disposés de telle ou telle façon, suivant les lois de l'optique, l'on arrive à produire des illusions extraordinaires.

Depuis quelques années, l'on a pu voir exhiber une série d'illusions de ce genre.

On a présenté dans plusieurs théâtres parisiens, et on montre encore actuellement dans les fêtes foraines la " mélempycose." Dans ce " truc," on voit un buste de plâtre que le spectateur peut toucher et tenir dans sa main. Ce buste est ensuite placé sur une petite estrade. Or, peu à peu, ce buste se colore, s'anime ouvre les yeux, parle, et en somme est devenu une tête vivante, une tête de jeune fille. Puis, tout à coup, cette tête se contracte, les traits se creusent, les yeux s'agrandissent : c'est une tête de mort. Et, enfin, par de nouvelles transformations, la tête redevient vivante.

Il y a quelques années, on exhibait " Stella," une tête isolée complètement, suspendue dans l'espace au milieu d'un petit théâtre, et cependant parfaitement vivante.

Puis, on a pu voir la " femme à trois têtes," jeune personne qui, debout sur une estrade, présentait trois têtes, trois visages parfaitement distincts, pouvant tous les trois parler, sourire, chanter. Bien des spectateurs sortaient du petit théâtre où l'on exhibait ce prétendu phénomène, persuadés qu'ils avaient réellement vu une femme à trois têtes. Ils auraient cru qu'on se moquait d'eux si on avait voulu leur persuader qu'ils étaient dupes d'une illusion.

VARIETES

Extrait d'un album :
" Les fous guérissent quelquefois. Mais les imbéciles, jamais ! "

Le Baron Rapineau descend de wagon, les mains toutes noires, et s'empresse de mettre ses gants.

—C'est maintenant que vous les mettez ? lui dit un de ses compagnons en riant.

—Oui, dit le baron, je les mets quand j'arrive à destination ; parce que, en route, ils se salissent trop !

La logique des enfants :

—On ressent plus de plaisir à donner qu'à recevoir, disait une jeune mère à son petit garçon pour lui inspirer quelque sentiment de générosité.

—Ça c'est bien vrai, mère, surtout pour les gifles !

Après la célébration d'un mariage :
Un ami de la famille prend à part le père de la jeune mariée, et lui dit, sans crier gare :

—Vous ignoriez donc que votre gendre est un homme taré, perdu de dettes ?
—Hein ! vous croyez ?
—J'en suis sûr, il n'a pris votre fille que pour payer ses créanciers avec la dot.
—Et vous ne m'en aviez pas prévenu ?
—Pas si bête, il me doit vingt mille francs !

Inscription cueillie dans la vitrine d'un marchand de vin :

Vin blanc nouveau
Bon pour les huitres.

C'est flatteur pour les clients ?

Entre hommes de lettres.
—Moi, raconte un penseur, je ne m'en nuie jamais avec moi-même.
—Bon ! fait un ami, mais vous ne savez pas si les autres s'amuse quand ils sont avec vous.

Bébé joue avec des ciseaux.
—Malheureux ! lui dit sa mère en les lui montrant, tu ne sais donc pas que si l'une des deux pointes te touchait à la tempe, tu pourrais en mourir.

—Ah ! fait Bébé surpris.

—Et tu sais que, quand on est mort, c'est pour longtemps ?

—Mais non, petite mère, réplique Bébé, quand on est mort, ça n'est pas pour longtemps, c'est pour toujours.

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.

Une belle-mère à sa bru :
—Vous savez, ma chère enfant, que je suis à votre disposition quand vous aurez besoin d'un bon conseil.

—Oh ! merci, bonne maman. Dites-moi donc où se trouve la meilleure poudre de riz ?

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquin et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna.—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmína, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirez l'échelle.

Les journaux de la Haute-Savoie racontent une histoire dont on pourrait tirer un désohilant vaudeville :

Deux nouveaux mariés étaient partis d'Anancy pour un voyage de nocé dont la première étape devait être Lyon.

A la station de Culoz, la jeune femme se rappela tout à coup qu'au milieu des émotions de la journée elle avait oublié la malle contenant ses toilettes.

Le mari profite de l'arrêt du train pour envoyer une dépêche à Anancy, puis il entre au buffet pour y prendre un réconfortant. Malheureusement, au moment où il sortait, le convoi repartait.

La mariée, demeurée seule dans le train, se désole d'abord de ce fâcheux contre-coup, puis, prenant une résolution héroïque, elle descend à Ambérieux pour reprendre un autre train qui la ramènera à Culoz.

Lorsque le wagon, qui a déposé la dame sur le quai de la gare, se remet en route, on trouve dans le compartiment le sac de voyage, le carton à chapeau et le pardessus du mari qui, pour les rattraper, ainsi que sa femme, s'était hâté de reprendre à Culoz le train suivant à destination de Lyon.

L'imbroglio ne s'est pas terminé là. Madame ne trouvant pas monsieur à Culoz repart, le lendemain, pour Lyon, puis ne sachant pas dans quel hôtel de cette ville son mari était descendu, elle met toute la police sur pied, et apprend enfin, qu'à bout de courage, il est rentré dans ses pénates.

Trois jours après le départ du nouveau ménage la mariée n'avait pas reparu, et on attend encore vainement de ses nouvelles !

FEUILLETON DU "VIOLON."

TARTARIN de TARASCON

DEUXIÈME ÉPISODE

CHEZ LES TEURS

XI

Sidi Tart'ri ben Tart'ri.

Si vous entriez, un soir, à la veillée, chez les cafetiers algériens de la ville haute, vous entendriez encore aujourd'hui les Maures causer entre eux, avec des clignements d'yeux et de petits rires, d'un certain Sidi Tart'ri ben Tart'ri, Européen aimable et riche qui — voici quelques années déjà — vivait dans les hauts quartiers avec une petite dame du cru appelée Baïa.

Le Sidi Tart'ri en question qui a laissé de si gais souvenirs autour de la Casbah n'est autre, on le devine, que notre Tartarin...

Qu'est-ce que vous voulez ? Il y a comme cela, dans la vie des héros, des heures d'aveuglement, de trouble, de défaillance. L'illustre Tarasconnais n'en fut pas plus exempt qu'un autre, et c'est pourquoi — deux mois durant — oublieux des lions et de la gloire, il se grisa d'amour oriental et s'endormit, comme Annibal à Capoue, dans les délices d'Alger la Blanche.

Le brave homme avait loué au cœur de la ville arabe une jolie maisonnette indigène avec cour intérieure, bananiers, galeries fraîches et fontaines. Il vivait là loin de tout bruit en compagnie de sa Mauresque, Maure lui-même de la tête aux pieds, soufflant tout le jour dans son narghilé, et mangeant des confitures au musc.

Etendue sur un divan en face de lui, Baïa, la guitare au poing, nasillait des airs monotones, ou bien, pour distraire son seigneur, elle mimait la danse du ventre, en tenant à la main un petit miroir dans lequel elle mirait ses dents blanches et se faisait des mines.

Comme la dame ne savait pas un mot de français ni Tartarin un mot d'arabe, la conversation languissait quelquefois, et le bavard Tarasconnais avait tout le temps de faire pénitence pour les intempérances dont il s'était rendu coupable à la pharmacie Bézuquet ou chez l'armurier Costecalde.

Mais cette pénitence même ne manquait pas de charme, et c'était comme un spleen voluptueux qu'il éprouvait à rester là tout le jour sans parler, en écoutant le glouglou du narghilé, le frôlement de la guitare et le bruit léger de la fontaine dans les mosaïques de la cour.

Le narghilé, le bain, l'amour remplissaient toute sa vie. On sortait peu. Quelquefois Sidi Tart'ri, sa dame en croupe, s'en allait sur une brave mule manger des grenades à un petit jardin qu'il avait acheté aux environs... Mais jamais, au grand jamais, il ne descendait dans la ville européenne. Avec ses zouaves en ribotte, ses alcazars bourrés d'officiers et son éternel bruit de sabres traînant sous les arcades, cet Alger-là lui semblait insupportable et laid comme un corps de garde d'Occident.

En somme, le Tarasconnais était très heureux. Tartarin-Sancho surtout, très friand de pâtisseries turques, se déclarait on ne peut plus satisfait de sa nouvelle existence... Tartarin-Quichotte, lui, avait bien par-ci par-là quelques remords, en pensant à Tarascon et aux peaux promises... Mais cela ne durait pas, et pour chasser ces tristes idées il suffisait d'un regard de Baïa ou d'une cuillerée de ses diaboliques confitures odorantes et troublantes comme les breuvages de Circé.

Le soir, le prince Grégory venait

parler un peu du Monténégro libre... D'une complaisance infatigable, cet aimable seigneur remplissait dans la maison les fonctions d'interprète, au besoin même celles d'intendant, et tout cela pour rien, pour le plaisir... A part lui, Tartarin ne recevait que des Teurs. Tous ces forbans à têtes farouches, qui naguère lui faisaient tant de peur du fond de leurs noires échoppes, se trouvèrent être, une fois qu'il les connut, de bons commerçants inoffensifs, des brodeurs, des marchands d'épices, des tourneurs de tuyaux de pipes, tous gens bien élevés, humbles, finauds, discrets et de première force à la bouillotte. Quatre ou cinq fois par semaine, ces messieurs venaient passer la soirée chez Sidi Tart'ri, lui gagnaient son argent, lui mangeaient ses confitures, et sur le coup de dix heures se retiraient discrètement en remerciant le Prophète.

Derrière eux, Sidi Tart'ri et sa fidèle épouse finissaient la soirée sur leur terrasse, une grande terrasse blanche qui faisait toit à la maison et dominait la ville. Tout autour, un millier d'autres terrasses blanches aussi, tranquilles sous le clair de la lune, descendaient en s'échelonnant jusqu'à la mer. Des fredons de guitare arrivaient, portés par la brise.

...Soudain, comme un bouquet d'étoiles, une grande mélodie claire s'égrenait doucement dans le ciel, et, sur le minaret de la mosquée voisine, un beau muezzin apparaissait, découplant son ombre blanche dans le bleu profond de la nuit, et chantant la gloire d'Allah avec une voix merveilleuse qui remplissait l'horizon.

Aussitôt Baïa lâchait sa guitare, et ses grands yeux tournés vers le muezzin semblaient boire la prière avec délices. Tant que le chant durait, elle restait là frissonnante, extasiée comme une sainte Thérèse d'Orient... Tartarin, tout ému, la regardait prier et pensait en lui-même que c'était une forte et belle religion, celle qui pouvait causer des ivresses de foi pareilles.

Tarascon, voile-toi la face ! ton Tartarin songeait à se faire renégat.

XII

On nous écrit de Tarascon.

Par une belle après-midi de ciel bleu et de brise tiède, Sidi Tart'ri à califourchon sur sa mule revenait tout seul de son petit clos... Les jambes écartées par de larges coussins en sparterie que gonflaient les cédrats et les pastèques, bercé au bruit de ses grands étriers et suivant de tout son corps le *balin-balan* de la bête, le brave homme s'en allait ainsi dans un paysage adorable; les deux mains croisées sur son ventre, aux trois quarts assoupi par le bien-être et la chaleur.

Tout à coup, en entrant dans la ville, un appel formidable le réveilla.

"Hé ! monstre de sort ! on dirait monsieur Tartarin."

A ce nom de Tartarin, à cet accent joyeusement méridional, le Tarasconnais leva la tête et aperçut à deux pas de lui la brave figure tannée de maître Barbassou, le capitaine du *Zouave*, qui prenait l'absinthe en fumant sa pipe sur la porte d'un petit café.

"Hé ! adieu, Barbassou," fit Tartarin en arrêtant sa mule.

Au lieu de lui répondre, Barbassou le regarda un moment avec de grands yeux ; puis, le voilà parti à rire, à rire tellement, que Sidi Tart'ri en resta tout interloqué, le derrière sur ses pastèques.

"Qué turban, mon pauvre monsieur Tartarin !... C'est donc vrai ce qu'on dit, vous vous êtes fait Teur ?... Et la petite Baïa, est-ce qu'elle chante toujours *Marco la Belle* ?

"Marco la Belle !" fit Tartarin indigné... "Apprenez, capitaine, que la personne dont vous parlez est une honnête fille maure, et qu'elle ne sait pas un mot de français.

—Baïa, pas un mot de français ?... D'où sortez-vous donc ?..."

Et le brave capitaine se mit à rire plus fort.

Puis voyant la mine du pauvre Sidi Tart'ri qui s'allongeait, il se ravisa.

"Au fait, ce n'est peut-être pas la même... Mettons que j'ai confondu... Seulement, voyez-vous, monsieur Tartarin, vous ferez tout de même bien de vous méfier des Mauresques algériennes et des princes du Monténégro !..."

Tartarin se dressa sur ses étriers, en faisant sa moue.

"Le prince est mon ami, capitaine.

—Bon ! bon ! ne nous fâchons pas... Vous ne prenez pas une absinthe ?

Non. Rien à faire dire au pays ?... Non plus... Eh bien ! alors bon voyage... A propos, collègue, j'ai là du bon tabac de France, si vous en vouliez emporter quelques pipes... Prenez donc ! prenez donc ! ça vous fera du bien... Ce sont vos sacrés tabacs d'Orient qui vous barbouillent les idées."

Là-dessus le capitaine retourna à son absinthe et Tartarin, tout pensif, reprit au petit trot le chemin de sa maisonnette... Bien que sa grande âme se refusât à rien en croire, les insinuations de Barbassou l'avaient attristé, puis ces jurons du cru, l'accent de là-bas, tout cela éveillait en lui de vagues remords.

Au logis, il ne trouva personne. Baïa était au bain... La négresse lui parut laide, la maison triste... En proie à une indéfinissable mélancolie, il vint s'asseoir près de la fontaine et bourra une pipe avec le tabac de Barbassou. Ce tabac était enveloppé dans un fragment du *Sémaphore*. En le déployant, le nom de sa ville natale lui sauta aux yeux.

On nous écrit de Tarascon :

"La ville est dans les transes. Tartarin, le tueur de lions, parti pour chasser les grands félins en Afrique, n'a pas donné de ses nouvelles depuis plusieurs mois... Qu'est devenu notre héroïque compatriote ?... On ose à peine se le demander, quand on a connu comme nous cette tête ardente, cette audace, ce besoin d'aventures... A-t-il été comme tant d'autres englouti dans le sable, ou bien est-il tombé sous la dent meurtrière d'un de ces monstres de l'Atlas dont il avait promis les peaux à la municipalité ?... Terrible incertitude ! Pourtant des marchands nègres, venus à la foire de Beaucaire, prétendent avoir rencontré en plein désert un Européen dont le signalement se rapportait au sien, et qui se dirigeait vers Tombouctou... Dieu nous garde notre Tartarin !"

Quand il lut cela, le Tarasconnais rougit, pâlit, frissonna. Tout Tarascon lui apparut : le cercle, les chasseurs de casquettes, le fauteuil vert chez Costecalde, et, planant au-dessus comme un aigle éployé, la formidable moustache du brave commandant Bravida.

Alors, de se voir là, comme il était, lâchement accroupi sur sa natte, tandis qu'on le croyait en train de massacrer des fauves, Tartarin de Tarascon eut honte de lui-même et pleura. Tout à coup le héros bondit :

"Au lion ! au lion !"

Et s'élançant dans le réduit poudreux où dormaient la tente-abri, la pharmacie, les conserves, la caisse d'armes, il les traîna au milieu de la cour.

Tartarin-Sancho venait d'expirer : il ne restait plus que Tartarin-Quichotte.

Le temps d'inspecter son matériel, de s'armer, de se harnacher, de rechausser ses grandes bottes, d'écrire deux mots au prince pour lui confier Baïa, le temps de glisser sous l'enveloppe quelques billets bleus mouillés de larmes, et l'intrépide Tarasconnais roulait en diligence sur la route de Blidah, laissant à la maison sa négresse stupéfaite devant le narghilé, le

turban, les babouches, toute la défroque musulmane de Sidi Tart'ri qui traînait piteusement sous les petits trèfles blancs de la galerie...

(A continuer.)

Une vieille coquette, affreusement plâtrée, disait en minaudant à son voisin de table : — Voyons, combien d'années me donnez-vous ?

— Ma foi, madame, répondit l'autre impatienté, vous en avez assez : il n'est pas besoin que je vous en donne d'autres.

- Le petit Litré tamtamesque :
- Fossile : Cil factice.
- Foudre : Fluide électrique dans lequel on met du vin.
- Fouet : Ustensile de cocher qu'on donne aux enfants méchants.
- Fraise : Petit fruit qu'on trouve dans les bois et dans le ventre d'un veau.
- Franc : Homme sans arrière pensée qui vaut vingt sous.
- Frénétique : Frêne qui n'a pas de coup d'œil.
- Gaule : Pays de nos ancêtres qui sert aujourd'hui à abattre les noix.
- Gazeux : Etat naturel du haricot.
- Geai : Lettre de l'alphabet qui s'est parée des plumes de paon.
- Générale : Femme d'un officier supérieur qu'on bat pour donner l'éveil aux soldats.
- Glu : Belle-mère.

LOTTERIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 21 Décembre '87

— SERA DE — \$60,000.00

COUT DU BILLET Première Série - - - \$1.00 Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS. CHARLES BELLEAU, GÉRANT No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR No. 17, RUE SAINTE-THÉRÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.